

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

La formation et l'éducation du patriotisme (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 235-242

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La formation et l'éducation du patriotisme (Suite)

La question du patriotisme touche de très près à la question sociale et s'il y a aujourd'hui des sans-patries qui blasphèment leurs origines historiques et prêtent une oreille complaisante à certaines divagations, c'est parce qu'il y a trop d'hommes déracinés par les conditions économiques, trop d'hommes sans travail fixe, sans toit assuré, trop d'hommes obligés de s'expatrier, de devenir nomades, pour trouver des occupations et du pain !

Comment voulez-vous faire des patriotes conscients et ardents, avec des individus auxquels manquent tous les éléments du patriotisme : un foyer à défendre, un horizon natal à admirer, la sécurité du lendemain, la possibilité de vivre en hommes, de réfléchir et d'aimer.

Est-il étonnant, dans ces conditions, que tant de gens adoptent le vieux dicton latin : *Ubi bene, ibi patria. Là où je suis bien, là est ma patrie ?*

Et, c'est pourquoi, nous devons, par tous nos efforts, par toutes nos œuvres, tendre à diminuer le nombre des déshérités et des parias, relever et améliorer les conditions de l'existence populaire, nous préoccuper sans cesse des redoutables problèmes qui se posent devant la société contemporaine, par l'antagonisme grandissant du capital et du travail, par la lutte des classes, par la constitution d'un prolétariat international qui n'a plus d'attache nulle part et qui attire à lui les déracinés de toutes les races et de tous les terroirs.

J'ai cité tout à l'heure l'abandon des campagnes comme une des causes de la crise du patriotisme. « La terre meurt » s'est écrié René Bazin dans un livre inoubliable, en parlant de la dépopulation des campagnes ; le patriotisme, s'il doit mourir, mourra de la mort de la terre, qui heureusement est moins malade en Suisse qu'ailleurs.

C'est le coin de terre et c'est le foyer qui sont les racines essentielles du patriotisme, et c'est en pleine nature qu'il se conserve dans toute sa force, dans toute sa vitalité.

Et permettez-moi d'adapter ici à ma pensée un des beaux vers de Rostand dans *Chantecler*, et de vous dire :

« La chanson du patriotisme n'est pas un de ces chants qu'on chante en les cherchant, mais qu'on reçoit du sol natal comme une sève! »

Barrès a écrit, sur ce sujet, des lignes émouvantes, il a analysé la liqueur vermeille, véritable philtre, qui monte des profondeurs mystérieuses de la terre ancestrale et fidèle, jusqu'au cœur, jusqu'à l'esprit de l'homme, il a souligné les influences bienfaisantes qui se dégagent de la contemplation amoureuse de l'horizon natal, il a fait entendre le langage éloquent des morts, qui ne parvient plus à ceux qui s'éloignent trop de l'endroit où ils sont couchés.

Nous devons donc, mes chers amis, travailler par tous les moyens à maintenir les hommes à l'ombre du vieux clocher qui abrita leur enfance, nous devons leur fournir la possibilité de vivre et de prospérer dans la région qui les a vus naître, mais nous devons surtout leur prêcher d'exemple en ne grossissant pas, sans motif, la foule de ces cosmopolites sans patrie qui vont là où l'intérêt et le plaisir les appellent, n'ayant plus nul souci du coin de terre et de foyer. Restons là où nous avons une autorité sociale à exercer, des services à rendre à notre vrai prochain, à celui que Dieu nous a lui-même choisi.

Beaucoup de personnes, du reste dévouées, s'ingénient à inventer des œuvres pour donner un aliment au zèle dont elles se sentent dévorées, qui méconnaissent leur devoir plus humble d'être le guide et le soutien de leurs frères dans le hameau, dans la bourgade, dans le village où elles sont nées.

Le village est un des grands sacrifiés de notre civilisation moderne, on lui a tout pris, de ce qui faisait son attrait et son charme : son architecture pittoresque, ses costumes et ses coutumes, ses fêtes, ses légendes et ses chants.

Tout ce qui parfumait la vie du paysan et mettait un grain de beauté et de poésie dans l'amer breuvage de son labeur quotidien a été détruit sans pitié et on ne lui a donné en échange que les mastroquets à l'instar de Paris et les refrains stupides et dépravants du beuglant.

On passe comme un rouleau compresseur sur les particularités régionales encore vivantes, on nivelle tout, on abaisse tout, et l'on s'étonne ensuite que ce défrichement criminel du vieux terrain, producteur de toutes les énergies patriotiques et sociales, ait pour conséquence le déracinement et la dispersion des générations montantes, la perte des vertus caractéristiques de la race !

L'accroissement trop brusque et trop rapide des cités, leur surpeuplement, le mélange qui s'opère dans leur enceinte envahissante, entre des éléments hétéroclites venus de partout, constituent aussi un grand péril pour le patriotisme intégral.

Je l'ai déjà dit :

« Pour qu'une ville puisse avoir une âme, pour que cette âme puisse se traduire par un esprit public, fort et agissant, par une véritable solidarité sociale et nationale, il faut que ses habitants aient, en indivision, un riche legs de souvenirs, de gloires communes dans le passé, il faut que leur mentalité citadine soit durement forgée sur l'enclume des traditions locales. »

Or, nos villes sont non seulement remplies de nationaux ayant coupé tous les liens qui les rattachaient à leur milieu naturel, mais encore d'étrangers qui infiltrent l'esprit cosmopolite, et, au lieu de chercher à les assimiler, ces étrangers, à la mentalité historique du pays où ils viennent se fixer, on se plie, au contraire, avec une légèreté incroyable, à leurs goûts, à leurs habitudes, à leurs fantaisies, croyant, par ce moyen, les attirer et les retenir.

En matière d'infiltration étrangère, les hommes sont moins à craindre que les idées ; on peut toujours naturaliser les premiers, mais à quoi bon, si les secondes vous captivent et vous dominent.

Et c'est au moment où, par suite de circonstances

nécessitant une réaction énergique, on devrait nourrir le patriotisme du suc concentré de toutes les traditions, qu'on cherche à se débarrasser de celles-ci, comme d'un fardeau inutile, ralentissant la marche du progrès.

On a trop voulu, de nos jours, détacher le sentiment patriotique de ses origines obscures et profondes, en faire quelque chose d'abstrait, une théorie, une doctrine qui se discute et qui évolue, alors qu'il est quelque chose d'in-définissable que nous puisons au plus intime de notre être et qui a pour aliment les affections familiales, l'amour de la nature coutumière, des passions héréditaires, des habitudes locales collectives, toutes choses qui ne s'analysent pas et changent avec les individus.

Ce que je nommerai le grand patriotisme, celui qui nous attache au drapeau, celui qui nous ferait voler à la frontière pour sauver le pays en péril, n'est qu'une résultante logique du petit patriotisme personnel qui nous relie à un coin de terre déterminé, à des gens, à des choses qui nous tiennent au cœur et pour le salut desquels aucun sacrifice ne nous paraîtrait trop cruel !

Réagissons donc contre l'abstraction dangereuse où, depuis la Révolution, tend à s'évaporer l'idée de patrie ; travaillons dans le sens de l'instinct populaire qui a besoin d'une petite patrie pour mieux aimer la grande : « Sans cette image concrète de la petite patrie, toujours présente à ses yeux, l'homme, qui n'est point philosophe, perd rapidement la notion des justes rapports qui le lient aux autres hommes de sa race. Il se sent comme noyé dans une multitude anonyme. Il s'isole égoïstement, se fait centre du monde et se constitue à lui-même son *Univers*. »

On a cru, en Europe, pendant tout le XIX^{me} siècle, fortifier l'idée de patrie en réalisant des centralisations de plus en plus étroites, en étouffant sous le manteau d'une uniformisation arbitraire, les germes encore vivaces de tous les régionalismes ; je crois qu'on a fait fausse route et, que c'est au contraire, par l'exaltation de toutes nos particularités historiques et sociales que nous conserverons, dans toute sa pureté, la source de l'esprit patriotique et

du dévouement national. Ne craignez donc pas de vous affirmer plus Valaisan, plus Vaudois, plus Genevois, plus Fribourgeois que jamais; c'est par ce moyen que vous deviendrez de meilleurs Suisses encore et que vous tarirez dans ses causes la maladie dont souffre le patriotisme.

Dans son beau travail sur l'enseignement de l'histoire locale, M. François Xavier de Ricard a déploré que les programmes modernes d'instruction et d'éducation nous portent de plus en plus à communier avec l'humanité tout entière, en nous éloignant du petit morceau de sol où nous sommes nés, en nous faisant perdre avec lui les contacts nécessaires !

« Si vous ne voulez pas, dit-il, que j'aime mon coin de terre, comment voulez-vous que j'aime le coin de terre de mon voisin. Si au contraire, vous respectez mon instinct filial pour mon endroit, si vous maintenez la solidarité pieuse qui m'unit à tous les miens : aux vivants par la sympathie familiale, aux morts par l'hérédité, si vous me faites sentir que je suis une personnalité et qu'en cette personnalité se condense toute la vie collective d'un groupe, je m'attacherai à ma cité, et m'y attachant, je comprendrai que les autres aiment la leur, comme j'aime la mienne ; ainsi, de proche en proche, se constituera la solidarité nationale qui fait la seule et véritable unité d'un peuple. »

Certes, il est indispensable de réagir contre les influences d'aujourd'hui qui, sous prétexte de faire de l'homme « le citoyen du monde », éloignent de lui tout ce qui le rattachait à son berceau et à ses ancêtres.

Au nom du progrès, on méprise, on raille le passé ; au nom de l'utilitarisme, on détruit, on brise les vases vieillots, qui, autour de nous distillaient encore ces parfums d'autrefois, senteurs magiques, portant l'âme grisée aux grandes actions, aux enthousiasmes généreux, à l'idéal !

Cette jeunesse aventureuse qui s'embarque vers les rives fuyantes du cosmopolitisme, il faut la reprendre et la ressaisir.

Je me permettrai donc de conclure cet exposé par trois

résolutions pratiques, que vous pourrez, chers étudiants, reprendre et discuter.

Premièrement : Conservons les vieilles coutumes locales, c'est par elles que se nourrit et s'entretient le patriotisme.

Secondement : Apprenons l'histoire locale.

Nous ignorons la vie même de nos pères et de nos ancêtres, leurs travaux, leurs efforts, leurs coutumes, leurs fêtes, et c'est pour notre vie entière une lacune effroyable.

A notre époque, grâce à la griserie des progrès scientifiques et matériels, on est plus porté à regarder vers l'avenir que vers le passé, et les jeunes générations ont, même avec un certain orgueil, le mépris des autrefois disparus et c'est là un des périls du patriotisme. Cependant l'histoire qui intéresse exclusivement, dans nos milieux, une élite savante, devrait être notre grande éducatrice nationale, et, comme l'a si bien dit M. l'Abbé Vogt, de Genève : « notre véritable conseillère politique, sociale et religieuse ». L'histoire est le principal obstacle au déracinement de l'individu, et alors que tant de forces entrent en jeu pour arracher la jeunesse à son milieu natal, à ses traditions, pour modifier son tempérament naturel, il faut un contre-poids puissant. Or, c'est l'étude de l'histoire locale qui, en imprégnant le citoyen de ses enseignements, le vaccinera, en quelque sorte, contre l'invasion des idées étrangères, le rendra réfractaire à leur action dissolvante.

Méditons ce beau mot de Lavisso qui a dit : « La patrie, c'est l'histoire de la patrie ! »

Enfin, *troisièmement* : défendons nos cités, nos campagnes contre l'enlaidissement et la banalisation, apprenons à connaître et à aimer les beautés de notre pays : sites, paysages, monuments.

Montrons aux enfants ce qui est beau et ce qui est laid autour d'eux, dans la maison où ils sont logés, dans la ville et le village qu'ils habitent, dans la campagne qui les environne. Par des promenades pittoresques, faisons-leur visiter les curiosités du pays, expliquons-les, racontons-en l'histoire et de cette manière, nous attacherons

davantage l'enfant au terroir natal, nous lutterons contre tous les déracinements dont il est menacé.

« Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des gamins de France, a dit M. J. Bélier, le fondateur de l'*Œuvre du Terroir*, quittent leur village, sans l'avoir vu, sans l'avoir compris, sans l'avoir senti, il leur manquera donc toujours cette armature sociale, solide et nécessaire qui porte, qui soutient, qui maintient, et leur résistance à toutes les doctrines perverses ou folles s'en trouve amoindrie. »

Je l'ai déjà dit l'année dernière à Lausanne : « Le patriotisme est le fruit magnifique d'une semence déposée dans un humble sillon obscur et caché ; ce sont les semailles qui se font mal aujourd'hui et c'est pourquoi le fruit devient plus rare et moins beau ! »

De nos jours, et c'est une énorme faute, on cultive presque exclusivement le côté sentimental du patriotisme, et c'est pourquoi il perd sa consistance, s'évapore peu à peu et ne demeure au-dessus de nos têtes que comme cette nuée dorée et légère qui conduisait le peuple d'Israël à travers les espaces désertiques.

Cette nuée nous guide encore, mais le vent desséchant du siècle en arrache chaque jour des lambeaux, et bientôt nous ne la retrouverons plus. C'est pourquoi il faut abreuver notre patriotisme aux sources abandonnées ; nous attacher davantage au visage de la patrie et au langage des événements dont cette dernière est sortie.

Dans cette petite cité de St-Maurice, saturée de souvenirs glorieux et émouvants, on sent combien le passé nous nourrit et quelle force nous donne cet aliment indispensable.

Ici, les âges révolus se tendent la main, les uns aux autres, et forment une chaîne ininterrompue dont vous êtes les derniers anneaux, vous les citoyens de la vieille Agaune.

Ici, l'histoire est encore vivante et n'est point ensevelie dans les cartons poudreux d'une archive. Ici les choses parlent : elles parlent, les inscriptions romaines ! elles parlent, les dalles de granit du vieux clocher ! elles parlent,

les tombes du Martolet ! elles parlent, les coupes d'onyx et de vermeil du Trésor ! elles parlent, les cérémonies abbatiales maintenues à travers les révolutions ! Il faudrait être sourd pour ne point les entendre et vous ne vous doutez pas de votre privilège, jeunes gens élevés au milieu de toutes ces choses, enveloppés de l'ombre mouvante des siècles, vous qui pouvez sentir le rude parfum s'exhalant des cryptes entr'ouvertes, vous qui pouvez voir, à travers le cristal des châsses, les ossements blanchis de ceux qui bravèrent César et donnèrent leur sang pour confesser Jésus-Christ !

Vous avez ici de quoi rendre votre patriotisme fort, sain, robuste, rebelle à toutes les intoxications !

Mais, dans la plupart des localités, le passé ne se manifeste plus avec la vigueur qu'il a gardée chez vous ; il est comme effacé, évanoui, on ne retrouve plus rien qui le rappelle et c'est là que l'histoire locale écrite, racontée, étudiée, doit suppléer à la déformation matérielle de la cité, à la suppression des témoins, à la transformation des institutions.

Là où l'image change et disparaît, la tradition a un double rôle à jouer, pour apprendre aux citoyens qu'ils ne sont pas des éphémères, pour leur montrer qu'il y a eu avant eux des générations qui ont préparé leur existence, formé peu à peu le moule dont ils portent l'empreinte.

On dit parfois aux gens, comme une injure, qu'ils ont « l'esprit de clocher ». C'est cependant à cultiver en vous l'esprit de clocher que je vous invite aujourd'hui.

Non dans ce qu'il a d'étroit, de mesquin, d'agressif et de mauvais, mais dans son sens le plus élevé et le plus noble !

Celui qui, à travers les routes de la vie, ne perdra pas de vue, du moins par les yeux de son âme, le clocher natal, celui-là sera un soutien fidèle, fort et ferme de la patrie !

Et ces clochers qui sonnent la naissance, l'amour et la mort, ces clochers, sont une musique nécessaire ; qui ne les entend plus, qui ne les comprend plus, n'entendra pas, ne comprendra pas l'appel du tambour, au jour du grand devoir.